L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 7 juillet 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	82	28
Midi.....	90	32 —
3 P. M.....	94	34
5 P. M.....	94	34

CELEBRATION

D'un Tricentenaire.

D'intéressantes cérémonies viennent d'avoir lieu à l'occasion du trois-centième anniversaire de la découverte du lac Champlain, cérémonies auxqu'elles ont pris part le Président des Etats-Unis, M. Taft ; l'ambassadeur de France, M. J. J. Jusserand, l'ambassadeur d'Angleterre, M Bryce, le ministre de la guerre, M. Dickinson et le vice-amiral Uriu, du Japon.

Successivement MM. Jusserand, Bryce et Taft ont prononcé des discours très applaudis ; chacun des orateurs rappelant les sanglantes batailles dont l'histoire nous fait le récit et qui ont eu pour théâtre la vieille forteresse Ticonderoga et ses environs ; batailles au cours desquelles tant d'actions d'éclat, tant d'actes héroïques ont été signalés. Et ce qu'il est consolant de constater, c'est que toutes les paroles qui sont tombées des lèvres des orateurs étaient empreintes d'un esprit vraiment [illegible], d'un pacifisme qui [illegible] à notre siècle de civilisation et de progrès. Ces messieurs ont trouvé d'éloquents accents pour exprimer le vœu, que jamais encore la paix mondiale ne soit rompue.

La visite faite par les hauts personnages politiques à l'ancienne forteresse leur a permis d'évoquer de glorieux souvenirs, car c'est là que, tour à tour, la France, la Grande Bretagne et l'Amérique virent flotter leurs pavillons ; que leurs fils répandirent leur sang pour la défense de leurs pays, le triomphe de leurs idées.

Dans le "Old Ti" comme on appelle assez communément la forteresse, il y a encore d'anciens canons rouillés que l'on conserve pieusement comme de précieuses reliques ; ils rappellent l'époque lointaine où de hardis navigateurs vinrent explorer le nouveau continent et dûrent livrer bataille aux habitants, les Indiens, pour les initier aux bienfaits de la civilisation du vieux monde.

De ces navigateurs étaient Montcalm, Abercromble et Amherst, pour ne citer que ceux-là ; et c'est à cette époque qu'eurent lieu plusieurs combats dans les eaux du fameux lac que découvrit Champlain.

Non loin du fort Ticonderoga, sur le lac, au milieu d'une flotille de navires modernes, se distinguait une caravelle, reproduction fidèle de celle que montait Champlain, le "Don-de-Dieu".

M. Taft a été très heureux, très spirituel dans sa courte allocution. Il a félicité les Etats-Unis de ce que la France et la Grande Bretagne aient envoyé pour les représenter à cette fête des hommes qui non seulement sont éminents comme diplomates, mais encore comme littérateurs.

Il a trouvé que le hasard avait bien fait les choses, parceque sur le lieu même où se célébrait le tricentenaire, trois nations pouvaient s'enorgueillir des prouesses, de la valeur de leurs descendants. Le Président a fait un pompeux éloge de Champlain dont la vie a été sans tache, dont le courage a été admirable et dont la mémoire mérite d'être célébrée par toutes les générations futures parce qu'il est entré dans l'immortalité par la grande porte, celle des héros.

La tragédie d'hier.

Poignante a été hier l'émotion de la population du quartier français lorsque s'y est répandue la nouvelle de l'incident tragique dont un établissement de la rue Madison venait d'être le théâtre.

Cette émotion s'explique d'autant mieux que le quartier en question est un des plus tranquilles de la ville, et que les deux individus mêlés à l'incident étaient des Français.

Il n'est pas en ville de colonie plus paisible que la colonie française, il n'en est pas qui ait moins de démêlés avec la justice et qui soit plus respectueuse des lois du pays ; aussi, l'étonnement a-t-il été grand quand on a appris que c'étaient des Français qui avaient été en présence, et non moins grands ont été les regrets lorsqu'on a su que l'une des victimes était M. François Colombe, un homme bien connu, jouissant de la considération générale, le chef respecté d'une très honorable famille.

M. Colombe n'a pas survécu longtemps à ses blessures ; et si triste que soit sa mort, elle paraît plus triste encore à cause des circonstances qui l'ont entourée.

Sans s'y attendre et sans défense, il s'est vu assailli par un vieillard pris de dégoût pour la vie et que le spectre de la misère hantait sans cesse ; il est tombé sous les coups de malheureux qui faisait peser sur lui la responsabilité de son infortune et qui a voulu s'enlever la vie après avoir assouvi sa vengeance.

La Turquie propose de donner l'autonomie aux Crétois.

Naoum pacha, ambassadeur de Turquie à Paris, est allé voir récemment M. Pichon, ministre des Affaires Etrangères pour lui soumettre une nouvelle proposition du gouvernement ottoman.

Devant le peu de succès qu'ont trouvé auprès de l'Angleterre, de l'Italie, de la France et même de la Russie, les premiers projets de la Porte qui consistaient à retarder la solution de la question crétoise en maintenant les troupes dans l'île, le gouvernement ottoman est entré dans de nouvelles vues : il demande aux puissances intéressées d'étudier avec lui, sans qu'il puisse être question d'une annexion à la Grèce, le régime d'autonomie qu'il convient de donner à la Crète et le statut politique qu'il faut lui octroyer.

Chez les sinistrés du midi.

La comtesse d'Haussonville, présidente du Comité des dames de la Société française de secours aux blessés militaires, est rentrée il y a quelques jours des départements du Midi, si éprouvés par les tremblements de terre, où elle avait été envoyée en mission par le Conseil central. Voici "de Paris" des notes jetées hâtivement sur la papier par le comtesse d'Haussonville et adressées au Comité central :

Arrivée à Marseille vendredi matin.

Nous sommes partis de suite pour les lieux sinistrés, le comte Armand et Mme de Clapier, le président et la présidente du Comité de Marseille, et moi.

Nous avons visité, le premier jour, Rognes et Saint-Cannat. Ce dernier village est un de ceux qui ont le plus souffert. Les trois quarts des maisons sont détruites, le dernier quart fortement lézardé. L'église est effondrée ; un grand mur de l'édifice se tient debout par miracle et reste une perpétuelle menace. Détail bizarre: parfois, les façades des maisons sont intactes, mais à l'intérieur tout est ruines ; les étages se sont écroulés les uns sur les autres et ne sont plus que de tristes débris. A voir une telle destruction, on s'étonne que les victimes ne soient pas plus nombreuses. C'est qu'à neuf heures du soir, au moment de la catastrophe, les habitants étaient encore à cueillir des feuilles pour donner à manger aux vers à soie. Deux heures plus tard, les blessés se seraient chiffrés par centaines.

Nos infirmières, accourues dès lundi, sont installées, si on peut employer ce mot, dans ce qui était un hospice de vieillards tenu par des sœurs. Il a fallu évacuer ces pauvres vieux, car les deux étages de l'établissement se sont effondrés. Le rez-de-chaussée, tout lézardé et peu sûr, sert à nos infirmières de salles de pansements et de magasins. Pendant notre séjour à Saint Cannat, un orage a éclaté ; on sentait qu'une nouvelle secousse achèverait la destruction de ce qui restait de maisons. Les blessures sont plus nombreuses et plus sérieuses qu'on ne l'avait cru d'abord ; le docteur de Montéty, président du comité d'Aix, a prodigué ses soins. Une vieille femme a le col du fémur cassé, et refuse absolument de quitter sa maison pour être transportée à l'hôpital. Un homme a la jambe fracassée ; il a passé douze heures enseveli jusqu'à mi corps. Une autre femme a le pied et la main broyés. D'autres ne sont pas alités, mais sont atteints aux mains, aux pieds, à la tête. Leurs plaies, qu'ils ont négligées au début, se sont envenimées. Il y en a une quarantaine dans cet état. On distribue à ces malheureux des vivres et des vêtements. Une pauvre vieille de quatre-vingt-sept ans a été retirée des décombres entièrement indemne ; son fils et sa belle-fille ont péri. Un Italien, échappé de Messine, a été tué ; on l'a retrouvé écrasé sous les décombres.

Nous avons, le second jour, visité les villages voisins, entre autres Puy-Sainte-Réparade et Venargues, moins atteints que Saint-Cannat, mais où il y a cependant bien des misères ; puis des fermes isolées. Partout, nous avons distribué des secours en argent ou en vivres.

J'ai constaté avec grand plaisir que les habitants de toute la région prennent confiance dans nos infirmières. On a recours à elles, non seulement pour secourir les victimes du tremblement de terre, mais encore pour soigner les maladies et les blessures qui ont une toute autre cause, une chute de voiture, une hémorragie. Un capitaine du génie, grièvement blessé d'une chute de cheval, a été pansé par elles.

Les soldats du génie travaillent avec un dévouement admirable.

Quelques-uns attrapent de mauvais coups en abattant des pans de murs, et viennent se faire panser par nos infirmières.

Les soldats du génie construisirent des baraques avec de vieilles planches trouvées sur place, pour servir de logement aux blessés et aux infirmières pendant les premiers jours. Quelques tentes de l'armée, quelques wagons prêtés par la Compagnie P.-L.-M., voilà, en plus des baraques, tout ce que l'on put disposer pour les malades et les blessés. Quant aux habitants, ils durent coucher sous des voitures ou à la belle étoile. Le moral de ces pauvres gens était excellent. Ils ne récriminent point, mais racontent les larmes aux yeux qu'ils ont tout perdu. Ce qui était particulièrement navrant, c'est la vue des pauvres vieillards chassés de l'hospice, entassés sous d'informes abris de planches.

La Société a paré au plus pressé en construisant des baraquements pour les blessés et les vieillards de l'hospice. Les ouvriers du pays offraient leur travail, un grand marchand de bois d'Aix donnait les planches à prix réduit. Sur ces abris, qui pourront durer plusieurs mois, flotte aujourd'hui le fanion de la Croix-Rouge, glorieux drapeau de la charité.

Ce que peut rapporter une course.

Sait-on ce que peut rapporter une grande course au propriétaire du cheval gagnant, à son entraîneur et à son jockey ? Un peu plus qu'à un torero de marque, et ce n'est pas peu dire !

Dans le Grand Steeple-Chase d'Auteuil, gagné par Saint Caradec, à M. Arthur Veil-Picard, le propriétaire a touché la jolie somme de 137,700 francs, l'entraîneur 15,000 francs et Parfrement, le jockey aimé du public parisien, 12,500 francs.

On voit donc qu'un lad, qui, par sa profession, peut devenir un jockey, aurait bien tort de se mettre en grève et de risquer ainsi de perdre une carrière lucrative.

TAUROMACHIE.

Depuis quelques mois, les taureaux ibériens ont décousu tant de toreros, banderilleros, matadores y otros hombres de corridas que le gouvernement espagnol a fini par s'en émouvoir et jugé nécessaire de prendre des mesures. La plus simple eut été la suppression des courses ; mais elle aurait amené une révolution. Le ministère s'est contenté de prescrire que tout taureau ayant déjà figuré dans un corrida ne pourrait point paraître dans une seconde. Autrement dit, un taureau qui a expédié son homme et qui n'est point sorti de l'arène sur le dos, traîné par quatre mules, est déclaré "knock out" pour infraction à la règle du jeu.

C'est proclamer officiellement que, dans ce combat de l'homme et de la bête, l'homme seul a le droit d'être vainqueur. Et c'est aussi briser la carrière des animaux les plus intelligents, de ceux qui, au lieu de foncer bêtement sur la "capa" inoffensive, se jettent sur le torero, montrant ainsi qu'ils font une distinction judicieuse entre le drapeau rouge et l'homme qui le porte. Combien de prolétaires, dit le "Corriere della Sera," n'ont pas l'intelligence d'en faire autant !

Les sorciers anglais.

Dans ses curieuses notes à l'"Eclair", sur la Société anglaise, "Waverley" raconte que les Londoniens sont aussi superstitieux que les Parisiens.

Ils vont consulter les "Palmists" (qui lisent les lignes de la main), les "Crystal Gazers" (qui lisent l'avenir dans un globe de cristal), et autres prétendus sorciers du même genre.

Une dame à court d'argent conçut une idée lumineuse. Elle vanta si bien les qualités divinatoires d'un de ces inspirés à toutes ses amies que celles-ci voulurent aller le voir.

Ces dames prenaient des rendez-vous, et annonçaient le jour à leur amie. La dame avertissait le sorcier de tout ce qu'elle savait sur la vie, les flirts, etc., des visiteuses, et ainsi les choses les plus véridiques leur étaient dites, à leur grand émoi.

Le prix de la séance était fort cher, et il en fallait plusieurs. Le sorcier partageait avec l'élégante rabatteuse.

Une autre élégante "tuyaute" ainsi un affreux nègre qui dit la bonne aventure dans le West-End. Mais elle ne le fait pas par intérêt : elle le fait par amour.

Déjà sous Charles II, les Anglais étaient les plus superstitieuses gens du monde. Se rappelle-t'on l'aventure de Rochester (dont il est parlé dans les "Mémoires de Gramont)", lorsque le lord libertin, déguisé en astrologue faisait courir tout Londres ?

Rochester avait écrit, paraît-il, le plus plaisamment du monde, le récit de tout ce qu'il observa et fit dans son antre de sorcier. Mais, repentant à son lit de mort, il brûla ce manuscrit, dont certains chapitres étaient fort lestes.

Le Saint-Siège a reçu sept millions pour la Sicile.

Voilà près de six mois que la terrible catastrophe du 26 décembre a dévasté les pays de la Basse-Italie. Les offrandes, parvenues au Saint-Père, pour les victimes, affluent encore et vont atteindre le septième million.

Ainsi la dernière liste, publiée par l'"Osservatore romano", comporte encore une nouvelle souscription du diocèse de Versailles de 3.330 francs ; une autre de 17.670 de l'archidiocèse de Mohilew en Russie et une de 7 342 francs transmise par la Nonciature apostolique de Vienne.

TROIS COMBATS AU CONGO FRANÇAIS.

Le gouverneur général du Congo français vient d'informer le ministre des Colonies qu'au cours d'une tournée de police entreprise dans la région des Vitris par le capitaine commandant la région des Saltanats, le sergent Mirabeau, attaqué le 29 avril dernier par le chef Mabacco, dispersa les assaillants, mais fut grièvement blessé et mourut le 3 mai, à Zecko. Les Français n'ont eu, dans cet engagement, aucune autre perte.

D'autre part, au cours d'une autre tournée de police dans la même région, le capitaine commandant la région de Kotto-Kouango livra un combat le 10 mai au chef Barant-Bakié. Un village fortifié fut emporté par les troupes françaises et les adversaires dispersés après avoir perdu un grand nombre d'hommes, parmi lesquels leur chef blessé. De leur côté, les Français ont eu quatre tirailleurs tués et dix-neuf blessés ; au nombre de ces derniers étaient le lieutenant Coulhois et le sergent Delage ; mais ils sont hors de danger.

Enfin, au cours d'une reconnaissance sur la rive droite de la Ngoko, une escarmouche s'est produite entre un détachement commandé par le lieutenant Fouchet et les indigènes du village de Botto ; le village a été pris. Le lieutenant est légèrement blessé.

FAITS DIVERS.

LES TAXICABS.

La compagnie des Taxicabs de la Nouvelle-Orléans, nouvellement organisée, mettra ses premiers véhicules en circulation ce matin. Quatre taxicabs sont arrivés hier et mis à l'essai ont donné des résultats satisfaisants.

Les directeurs de la compagnie ont décidé que le tarif de leurs voitures serait de cinquante cents pour le premier mille et de quarante cents pour chaque mille en sus. Le tarif sera le même de nuit comme de jour. La compagnie espère avoir une cinquantaine de cabs en service avant la fin du mois et si les résultats sont satisfaisants ce nombre sera rapidement augmenté et porté à une centaine.

Les taxicabs stationneront devant les principaux hôtels de la ville.

Arrivée du Gouverneur Sanders à la Nouvelle-Orléans.

Le gouverneur Sanders est arrivé hier matin de Baton Rouge pour assister à la conférence du Bureau de Santé.

Il repartira aujourd'hui même pour la capitale où il doit prononcer un discours devant les élèves des cours d'été de l'Université d'Etat.

Le gouverneur a passé la plus grande partie de la semaine dernière dans les paroisses du nord de la Louisiane et a prononcé des discours dans plusieurs localités, entre'autres à Arcadia et à Winn. M. Sanders a parlé sur la question des routes et a encouragé les fermiers à entretenir par tous les moyens en leur pouvoir de bonnes voies de communication, qui sont essentielles au développement et à la prospérité du pays.

La pose des conduits de gaz.

Depuis quelques jours la Compagnie du Gaz fait des excavations considérables dans certaines rues du Troisième District pour la pose de ses conduits.

Hier le conseiller municipal Frawley a écrit à M. Miller, président de cette compagnie, en l'avisant qu'il inspecterait les rues dans lesquelles des travaux ont été opérés et qu'il insisterait pour qu'elles fussent remises en bon état.

La Standard Oil Co. établira un entrepôt à Chalmette.

La Standard Oil Company a fait l'acquisition d'un terrain près de Chalmette, dans l'intention d'y établir un entrepôt de pétrole. Ce terrain qui est situé entre le fleuve et la voie du Louisiana and Southern Railroad a été vendu pour une somme de 50,000 dollars par la New Orleans Terminal Company.

Brûlée vive.

Mme Joseph Amelia, une jeune femme de 23 ans, demeurant rue St André 542, a été victime d'un accident fatal hier matin vers huit heures et demie.

Elle travaillait près d'un fourneau allumé lorsque ses vêtements ont pris feu. Elle a été brûlée au corps, et transportée à l'hôpital y a succombé à six heures du soir.

Tentative de suicide.

Joseph Jahrans, âgé de 35 ans, un ouvrier demeurant rue St-Antoine 2935, a attenté à ses jours hier après-midi en se tirant une balle de revolver dans l'abdomen. Le malheureux était malade depuis un an et hier, se trouvant dans la cuisine de sa demeure en compagnie de sa mère et de sa sœur estropiée, il s'est levé et, se retirant dans une chambre, s'est tiré une balle dans le corps. Il a été transporté à l'hôpital dans un état critique.

Autre tentative de suicide.

Carrie Simms, alias Grace Murphy, une jeune femme de 19 ans, a encore attenté à ses jours hier soir en sa demeure rue N. Villere 410, en absorbant du poison. Elle a été transportée à l'Hôpital où les étudiants lui ont fait rejeter la drogue. Depuis quelques mois Carrie a fait six tentatives pour s'enlever la vie.

ACCIDENT.

Un individu du nom de Pat. Whitfield, a été victime d'un accident mardi dernier, qui lui a coûté la vie.

Il faisait une excavation sur la voie du Sea Shore Railroad, entre la voie du North Eastern et le vieux lac, avec de la dynamite lorsqu'une explosion s'est produite subitement ; atteint en pleine poitrine par la charge de dynamite son corps a été jeté dans l'eau.

Ce n'est qu'hier après midi que le cadavre a été trouvé.

La police n'a été prévenue de l'accident qu'hier soir.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

12 Mois | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$10.10..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05...6 mois | $1.35...4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner feront s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 83 Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIÈME PARTIE

LA COURSE A L'HERITAGE

(Suite.)

VII

Du quai des Grands-Augustins, où demeurait Me Pierrefonde, la Renaude, sans prendre une heure de repos, s'était fait conduire en fiacre, rue des Pyrénées.

L'esprit obsédé par les préoccupations les plus douloureuses, elle n'avait prêté aucune attention au spectacle des rues qu'elle avait traversées.

Quand elle arriva au domicile de Marthe, il faisait déjà nuit.

Brisée par la fatigue et par l'émotion, la vieille femme mit beaucoup de temps pour monter jusqu'au cinquième étage, et elle était à bout de souffle lorsqu'elle frappa à la porte du modeste logement.

Que de réflexions pénibles avaient traversé son esprit durant cette longue ascension !

Eh quoi ! c'était dans cette maison de pauvres que la fillette du comte de Rivière, l'ancienne châtelaine de Bellevue, celle qu'Albert Marise aimait de toutes les forces de son âme, habitait maintenant !

—Le pauvre garçon, se disait-elle, est en prison, pour un crime qu'il n'a pas commis, et elle, la malheureuse enfant, elle expie dans la misère la plus navrante des fautes dont elle n'est pas responsable. Ce serait à désespérer de la justice divine, comme de la justice humaine, si je ne savais que la douleur est une rude mais salutaire école, et que les journées les plus belles, les plus douces à vivre, sont celles qui suivent les orages les plus violents.

Ainsi pensait la Renaude, pendant qu'elle frappait à la porte du modeste logis.

Ce fut l'ancienne châtelaine de Bellevue qui vint lui ouvrir.

—Mademoiselle Marthe ! s'écria la paysanne dès qu'elle l'eut reconnue dans la demi obscurité du vestibule.

La jeune fille eut un moment d'hésitation, mais il ne dura guère, car elle reconnut la voix avant de distinguer les traits du visage :

—Eh quoi, c'est vous, mère Renaud !

Et, la porte refermée, sous la lumière de la lampe, les deux femmes restèrent debout en face l'une de l'autre, dans une attitude si accablée, mais si expressive qu'aucune autre parole ne fut nécessaire. Elles se comprirent toutes deux et au bout de quelques secondes, d'un même mouvement instinctif, attirées par une commune sympathie, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et laissèrent enfin couler les pleurs qui gonflaient leurs paupières.

—Ma pauvre enfant !

—Ma bonne Renaude !

.....

Le premier moment d'émotion passé, Marthe s'aperçut que la vieille paysanne allait défaillir de lassitude et peut être de faim. En effet, parmi les traces du voyage et de l'arrivée à Paris, la Renaude avait oublié de manger....

Vite Marthe approcha une chaise et la fit asseoir avec les plus délicates attentions :

—Vous devez être bien fatiguée, ma pauvre Renaude. Heureusement, j'ai un peu de bouillon chaud, je vais vous en donner un bol. Cela vous remettra.

Sans dire un mot l'ancienne nourrice d'Albert but à petites lorgées bol que Marthe lui avait apporté.

Lorsqu'elle l'eut achevé.

—Merci, ma chère enfant. Ce bouillon m'a fait du bien ; je sens mes forces revenir.... Voyons, asseyez vous auprès de moi et parlons un peu de vous..

La jeune fille eut un geste navrant :

—A quoi bon, grand Dieu !

Elle obéit cependant, et prit un siège sur lequel elle s'assit auprès de la vieille femme.

Celle-ci ne cessait de la regarder avec des yeux humides de larmes et remplis de bonté.

—Je vous plains de toute mon âme.... La destinée est vraiment impitoyable pour vous....

Marthe ne voulait pas de la pitié d'autrui, sachant trop que sous le couvert de la pitié se cachent souvent des sentiments peu honorables. Aussi, d'instinct, eut-elle un mouvement de fierté ; elle redressa la tête : elle ouvrit la bouche pour protester..... Mais le regard de la Renaude décelait tant de bonté et d'attendrissement véritable, que sa fierté fut vaincue.

Elle baissa de nouveau la tête dans une attitude accablée.

—Je vous plains surtout depuis, que connaissant mieux votre vie, je vous aime davantage pour tout ce que vous avez souffert.

"Pauvre chère, enfant dès le premier jour vous m'avez inspiré la plus grande sympathie....

—Moi aussi, mère Renaud, il m'a suffi de vous voir pour vous aimer.

—J'ai bien compris que vous me rendiez mon affection ; c'est pourquoi j'ai si souvent et si vivement regretté de ne pouvoir me trouver auprès de vous, pour vous consoler dans vos peines, lorsque j'ai deviné d'abord, lorsque j'ai eu ensuite les malheurs sans nom dont le sort vous accablait.

—Et vous ne savez pas tout, mère Renaud !

—Je sais tout, mon enfant.

Marthe étonnée la regarda fixement :

—Comment pourriez-vous savoir....

Elle n'acheva pas.

—Que vous importe, ma chère enfant, puisque je suis votre amie, puisque je vous le jure devant Dieu, je m'en estime que davantage votre pauvre mère qui a souffert encore plus que vous.

A ces mots, Marthe se cacha la tête dans les mains, comme prise de honte, et des sanglots lui soulevaient la poitrine.

La Renaude se pencha vers elle et avec des gestes d'exquise sollicitude et des paroles douces comme du miel, elle chercha à la consoler.

Malgré cette attitude vraiment maternelle, Marthe répétait à travers ses larmes :

—Comme vous avez dû me mépriser !.... mais, je vous le jure, quand je suis arrivée à Villefranche, j'ignorais moi-même tout ce funeste passé. Ah ! si je l'avais connu, j'aurais vraiment mérité votre mépris et le sien....

Et le sien ! ce mot lui avait sans doute échappé !

—Non, non, je vous le jure, il ne vous méprise pas plus que je ne vous méprise moi même.

"Il vous aime....

Marthe redressa vivement la tête et se leva :

—Ne dites pas cela, Renaude ; il me méprise, j'en suis certaine : allez, je m'en suis bien aperçue au regard qu'il m'a lancé, avant-hier encore, quand je l'ai revu, hélas ! chez le juge d'instruction, car puisque vous savez tout, vous n'ignorez pas sans doute que maintenant je vais aussi au palais de justice !

La Renaude ne répondit rien, voulant lui laisser le temps de se calmer.

Marthe qui éprouvait une sorte de soulagement à dire tout haut ce qui lui oppressait le cœur, continua, tout en marchant à travers la pièce :

—D'ailleurs, il ne m'aime plus, s'il m'a jamais aimé.

"De cela, je suis certaine aussi, car s'il m'aimait, il ne....

Sa voix jusqu'alors véhémente, devint sourde, si faible que c'est à peine si la Renaude entendit la phrase :

—..il n'aimerait pas d'autres femmes, et surtout une actrice qui ne peut pas l'aimer....

Elle se cacha la tête dans les mains, et elle resta debout, immobile, le corps secoué par des sanglots....

La Renaude s'approcha de la jeune fille, la prit par la taille, la fit asseoir tout près d'elle :

—Pauvre enfant, je respecte votre chagrin ; mais je vous assure, vous vous trompez.

—Non, je ne me trompe pas je l'ai vu moi-même avec cette actrice.

—Il pouvait être avec elle..

Marthe haussa les épaules :

—Il l'attendait à la sortie du théâtre, et il l'a emmenée dans une voiture électrique, à minuit passé....

—Il y a longtemps de cela ? demanda la Renaude très intriguée.

Non, c'était justement le soir où a été assassiné Lucien Richard.

—C'était donc pour le surveiller que vous étiez dehors la nuit du crime ? s'écria la vieille paysanne, devinant déjà une partie de la vérité.